

# MOMIES

C'est un paysage humble comme l'enfance, fait à sa mesure et qui lui reste associé. Les noms de ces hameaux marquent des terres intérieures, et les voir inscrits sur des cartes m'étonne toujours.

C'est bien un coin d'Auvergne pourtant, mais une auvergne qui s'apprête à trahir.

Loin des puy donc, loin des Limagnes et loin des plateaux amples, loin de la région haute, éminente, superbe, c'est une campagne plus ouverte, âpre encore mais commençant à tomber les armes, promettant de s'offrir : on la voit lorgner vers la Loire, sourire au Sud. Les sapins rompent leurs rangs serrés, ouvrent leurs branches, deviennent pins. Le ciel est plus vaste.

Dans cette fin des années cinquante, depuis longtemps déjà ma famille est citadine, plusieurs générations ont suivi, de père en fils, la grande aventure des chemins de fer, et la plupart ont quitté les terres d'origine pour s'établir à Saint-Etienne.

A quelques dizaines de kilomètres à l'ouest, là est "ma campagne". Tout le monde alors a la sienne. Pas de résidences secondaires, mais des locations à l'année, souvent sans eau courante, qu'on rejoint les dimanches de soleil puis tout l'été, ou encore les fermes d'une parenté qu'on visite aux beaux jours, qui héberge même aux vacances, contre un peu d'aide aux foins, qu'on reçoit furtivement l'hiver : enterrement, rendez-vous à l'hôpital, achats à Manufrance ; visites rares et brèves, les voitures les effraient, la ville les rend gauches, ce sont des cagnats.

J'ai six, sept, huit ans, le moment où les mots mettent en ordre le monde. Ils font déjà paysage et tracent les frontières de ma géographie quotidienne : ceux de la cour de récréation sont interdits en classe, les mots intimes de la maison n'en sortent pas, et voilà qu'avec la campagne déboule tout un vocabulaire nouveau.

Ce sont d'abord les noms des lieux : La Chaulme, Saillant, Eglisolles, triangle intimement parcouru au long d'étés sans fin, avec des incursions jusqu'à Estivareilles, où une grand-tante farouche habite à l'année.

C'est aussi le bief, à l'eau glacée même en août, d'où les pieds ressortent douloureux, d'un mal qui fait du bien, ce sont les babets ramassés au bord du bois pour la flambée du soir, c'est la souillarde où tante Louise va décrocher le saucisson gris, délicieux, un peu rance, qui me fait des goûters de grands, c'est le carreau où dansent ses doigts tordus, dans le cliquetis des fuseaux de buis, c'est la coursière qui fait gagner plusieurs kilomètres sur le trajet séparant le village de la gare la plus proche, et que nous empruntons en braves, mon père et moi, pour me sauver du car qui me rend malade et dans lequel montent mère, frère, et bagages pour deux mois.

Six kilomètres à travers bois et prés, coupés par la pause rituelle du casse-croûte au bord de l'Ance, ou, s'il fait trop chaud, sous le couvert, dans la mousse légère vert fluo, qui s'écartera un jour pour me faire découvrir, merveille, l'orangé tapageur de ma première girofle. C'est aussi et surtout le patois (mot que j'entends d'abord "pas toi" puisque j'en suis exclue), frontière plus radicale, langue étrange que mes parents comprennent encore mais ne parlent pas.

Là, tout l'été, le temps immobile déploie l'ordinaire des jours.

Dans les bois qui vont de Saillant à La Chaulme, il est un sapin si haut qu'on n'en voit pas la cime, "l'arbre du mort", auquel un paysan dit-on s'est pendu. On ne peut atteindre son sommet. Les frères, les valeureux, s'y essaient pourtant. Au pied, tête à l'envers, je regarde mourir le ciel.

Du côté de Lissonnat, l'horizon est ouvert, la route traverse des prés bas creusés de rases, fait un pont au-dessus de l'Ance où se taisent des pêcheurs hostiles. C'est une route pour de faux, à ma taille et à celle du vélo rouge qui grandit avec moi. La montée au calvaire se fait à pied, par un chemin sec, caillouteux, tout brodé du serpolet des tisanes, près duquel mûrissent des merises noires, que les mères interdisent car elles tordent le ventre. Délice qui teint les doigts et trahit.

Quelquefois un orage : quand on voit le ciel bancal toucher à La Chaulme il est déjà trop tard et l'on court en riant, chevilles fouettées par les lacets trop longs, lourds de boue.

Certains noms de famille, ici, on les prononce par plaisir, ce sont des noms comme pour jouer ou faire semblant, loin du sérieux des villes. Les gens qu'ils désignent leur vont bien. Ainsi Bostvironnois, le nom du boulanger qui sert lui-même, chaque dimanche après la messe, les pains et les brioches lourdes saupoudrées de sucre concassé, avec dessous du papier collé par la cuisson, les pognes. Ses lunettes lui font les yeux bons. Et les demoiselles Doms, vieilles jumelles modistes en retraite dans leur maison ombreuse, qui me tendent dès leur seuil franchi, des verres de dînette avec au fond, épaisse et lourde, la goutte de cassis quasi noir.

Pour d'autres, on use du prénom. C'est le cas de Fernand. Fernand possède un nez au bout duquel une goutte toujours tremblote. Bec plus que nez, immense et courbe, et que j'imagine, comme en leçon de choses les stalactites ("m" quand elles montent, "t" quand elles tombent), s'allongeant toujours du fait de cet écoulement continu. Mais les mots bientôt s'impatientent et certains s'échappent des enclos que je veux leur tracer. Ainsi l'un des plus savants que je connaisse alors : ellébore, jusque-là bien serré dans le livre d'école, et dont les grains purgeaient la tortue de la fable, ellébore, un son quasi abstrait et si plaisant en bouche, j'apprends qu'il désigne une plante commune.... Je l'enferme aussitôt dans un cahier aux feuilles gondolées de colle, façon d'herbier des jours de pluie, afin de lui redonner noblesse.

Je renoncerai à mes cloisonnements au cours du dernier été, devant l'évidence d'un nouveau transfuge.

La famille visite une église sombre, but d'une longue excursion dominicale. Autour de nous sont couchés des momies. Stupeur. Avec elles soudain, cest l'Égypte toute entière, droit surgie de mes livres, qui de son ocre jaune éclaire la crypte noire. Là, dans ma campagne, il y a des momies. Ce mot venu d'un ailleurs prodigieux fait parti du terroir..

Le monde bien rangé de ma petite enfance craque de plus en plus.

Mais sous les lézardes, je pressens le plaisir du chaos.

Monique JOUVANCY  
Aux Vents d'Auvergne . - Edition du Miroir, 1998